



# ÉCLIPSE

## Extrait 1

Elle ferma un instant ses jolis yeux clairs, d'un bleu profond et envoûtant. Elle entendit alors des pas lourds et rythmés... Ce bruit, elle le connaissait, c'était celui de chevaux marchant au pas.

Elle se releva instinctivement afin de savoir qui empruntait ce chemin peu utilisé habituellement. Seuls quelques marchands passaient par cette route une fois le mois, pour descendre dans les villages retranchés des Vallées Brumeuses ; mais elle les avait vus partir dix jours auparavant. Il y avait bien les gens du spectacle qui, occasionnellement, circulaient sur ce sentier, mais on ne les apercevait pas en général avant le mois de *Kijiz* (juin) quand le soleil était bien installé sur la région. Elle distinguait sur la colline voisine quelques nuages de poussière, soulevés par les montures des cavaliers. Ils étaient encore loin, mais à vue d'œil elle aurait dit qu'ils étaient trois, quatre tout au plus. Soudain, elle eut envie de se cacher, elle ne sut pourquoi. Elle ressentait une étrange sensation, celle d'une enfant qui

aurait fait quelque sottise et en appréhenderait les conséquences... mais sa curiosité et sa candeur lui interdisaient de bouger. Elle restait donc assise dans l’herbe, au milieu des centaines de fleurs aux mille senteurs. Le bruit des sabots sur le sentier de terre battue s’approchait de plus en plus. Son cœur battait, lui aussi, de plus en plus vite. Elle ressentit de longs frissons dans le dos, sentant que son corps l’abandonnait à un état semi-léthargique. Ses mains devinrent moites. Elle se mit à sourire nerveusement malgré elle. Elle était aux aguets ; c’était comme si, l’espace d’un instant, le temps avait cessé d’être. Elle n’en pouvait plus d’attendre. Elle, d’une nature si patiente, voulait voir le visage de ces inconnus, aussi laids pussent-ils être, elle voulait les contempler. Un nuage voila le soleil, puis soudain, les rayons de feu transpercèrent le cumulus. Une lumière vive et fascinante enveloppa les paladins.

Le premier cavalier avait des cheveux flamboyants couleur astre. Sa carrure était celle d’un athlète : des muscles saillants et des jambes en acier. Il était vêtu d’une toge blanche, une étoffe empreinte d’une prodigieuse pureté. À sa ceinture de cuir noir, l’homme portait une épée. Le manche luisait au soleil ; il était orné de centaines de diamants, de rubis et d’autres exceptionnels joyaux. Même le fourreau était fait d’or jaune et blanc. Cette arme valait, à elle seule, toutes les richesses de la région, tant elle semblait unique ! Mais une lame analogue était fixée aux ceintures des trois autres seigneurs. Leurs montures arboraient une longue et ensorcelante crinière de soie, embellie par de précieuses pierres aux mille éclats. Le deuxième homme possédait une chevelure d’or tombant sur ses épaules, et portait une couronne agrémentée d’émeraudes de la taille d’un pouce. Le cavalier qui le suivait, quant à lui, affichait une légère barbe brune parfaitement entretenue. Son cheval était le seul

dont la robe n'était pas couleur neige. Enfin, celui qui fermait la marche exhibait un crâne parfaitement rasé ; néanmoins il avait, selon elle, un visage parfait, traduisant bonté, générosité et force à la fois.

Jamais elle n'avait rencontré de tels hommes, des hommes si virils, des hommes avec autant de prestance ! Ils incarnaient parfaitement les héros des légendes que lui contait jadis sa nourrice pour l'endormir. Dans son enfance, elle avait rêvé d'un magnanime prince de cette classe venant un jour, sur son fier destrier, la délivrer des griffes d'un terrifiant dragon de feu à la peau écailleuse et écarlate. Elle pensait que le jeune Paul, fils de William le sardonique, un de ses amis d'enfance, aurait été cet homme-là, mais il était parti à la guerre depuis plusieurs années et jamais personne n'avait eu de ses nouvelles. Elle s'était donc résignée. Pour elle, il n'était plus qu'un doux souvenir.

« Qui sont ces hommes ? » se demanda-t-elle.

Elle s'était avancée jusqu'au vieux chêne qui bordait la route et étendait son ombre sur toute sa largeur. Elle était appuyée contre le tronc rugueux. Les paladins passèrent sous l'ombrage de l'arbre centenaire, leurs regards croisèrent celui de la jeune fille. Elle ne put contenir l'envie de leur sourire à pleines dents. Ceux-ci n'hésitèrent pas à en faire autant. Elle se mit à rougir, assurément trop candide pour soutenir une telle attention. Le premier cavalier tira légèrement, mais habilement, sur sa rêne droite. Le cheval blanc s'arrêta devant elle. Les cheveux de la jeune ingénue flottaient avec élégance et en cadence, à l'instar de sa robe rose et blanche. L'inconnu s'inclina vers elle – qui se noya dans l'azur perçant de son regard –, et lui dit d'une voix grave et assurée :

— Dites-moi jeune fille, nous désirons nous rendre à la cité de Niel... Sommes-nous sur la bonne route ?

— Niel ? Bien sûr mes bons seigneurs, répondit-elle timidement, la grande cité se dresse près de la mer, à un peu moins de deux lieues d'ici, en poursuivant vers le sud.

— Très bien, nous vous sommes grandement reconnaissants. Veuillez nous excuser car le temps presse et nous avons quelques urgentes affaires à régler.

— Ce fut un plaisir d'avoir pu vous apporter assistance, aussi modeste fût-elle.

— Soyez assurée que nous nous sommes délectés d'une telle rencontre, pareille merveille en ces lieux paradisiaques...

Elle ne sut que répondre à un tel compliment, elle détourna son regard pour le perdre dans les feuilles vertes des arbres, lesquelles dansaient vivement à présent.

— Adieu jeune enfant, que Bora vous apporte bénédiction.

Elle s'inclina en signe de salutation. Le cavalier tira sur ses rênes et reprit avec ses compagnons la route menant à Niel, la grande cité des hommes. Elle les regardait partir sans pouvoir bouger. Elle ne vit bientôt qu'une sombre masse de poussière, s'éloignant peu à peu pour disparaître dans les épaisses forêts du royaume. Elle resta encore quelques minutes appuyée contre l'arbre à la rugueuse écorce, l'esprit songeur, puis elle se mit à courir à travers champs. Son rire d'une spontanéité certaine envahit toute la plaine. Les oiseaux qui se trouvaient sur son passage, effrayés, s'envolèrent haut dans le ciel, avant de retourner se nicher dans les hautes herbes. Elle courut ainsi pendant une demi-lieue au moins. Elle était hors d'haleine, son front et son dos luisaient légèrement. Elle avait franchi les plaines des Vergers, qui s'étendaient de la Forêt Blanche du Sud jusqu'aux collines perlées du Nord. Au-delà de ces collines se dressaient de vieilles montagnes dont les sommets

n'étaient guère conséquents, celles-ci marquaient les frontières nord du grand et puissant royaume de Niel. On pouvait voir s'élever là quelques remparts nouvellement renforcés. Ils assuraient une importante sécurité pour le pays. Là vivaient des centaines d'hommes, des soldats armés de lances, d'épées et de haches au tranchant léthal. La jeune fille atteignit ensuite les collines douces, situées à l'est du pays. Elle avait retiré ses belles chaussures de cuir et avait considérablement ralenti la cadence de sa course folle. Elle grimpa sur la plus haute colline et s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. Elle s'assit délicatement sur une grosse pierre grise. Elle regarda vers le sud et vit un troupeau de moutons, accompagnés d'un jeune berger dont elle ne connaissait point le nom et d'un vieux chien aux poils gris et blancs, allongé aux pieds de son maître. Elle aperçut ensuite les premiers arbres de la Forêt Blanche. Celle-ci était faite en quart de cercle, elle partait du sud pour remonter jusqu'à l'est, embrassant ainsi les collines douces et les plaines des Vergers. À l'orée de la Forêt Blanche, il y avait quelques bâtisses de pierre et de bois blanc. Parmi ces habitations vivait la famille de Katerina, la meilleure amie de la jeune fille.